

Zeitschrift: Le messenger suisse de France : revue mensuelle de la Colonie suisse de France

Herausgeber: Le messenger suisse de France

Band: 15 (1969)

Heft: 10

Rubrik: La tribune des jeunes

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

la tribune des jeunes

**A la découverte
de l'Amérique
par Jean-François Moulin
(18 ans)
Suisse de l'étranger
à part entière
et parisien de naissance**

**Hello New York,
good-bye Aurelia**

Se trouver soudain à New York est une chose impressionnante, mais s'y trouver après 10 jours passés sur l'« Aurelia », bateau qui transportait 900 étudiants est encore plus terrible !

Rempli de souvenirs merveilleux, je faisais connaissance avec l'immense gare maritime de New York où pendant près de 2 h 30 j'allais attendre la douane. Le douanier, un Noir aux traits marqués, fouille minutieusement chaque valise, ouvre les trousseaux de toilette et regarde avec un air inquiet et suspect les tubes de comprimés d'aspirine et autres médicaments. Enfin mon tour arrive. Il ouvre ma valise, l'inspecte, la tamponne. Ça y est. Je dis un dernier au revoir aux amis de l'« Aurelia ».

New York. La rue. Un taxi : je lui demande s'il est libre, il dit que : « oui », j'embarque. Il branche son compteur, il démarre.

New York. Ses buildings. Ses taxis aussi nombreux que les banques en Suisse. Ses rues perpendiculaires. J'échange quelques mots avec le chauffeur. « Ah, Paris ! » me dit-il. Je lui demande s'il parle le français et il me répond comme tous les Américains : « Oun' peuti peut ».

Enfin nous arrivons dans la 61^e rue. Devant le numéro 127. Il s'arrête : « Ça fait 4 dollars, 10 cents » me dit-il. Cela me paraît beaucoup. Je paie. Avant que je ne descende, il me dit avec un large sourire : « Ne prenez jamais le taxi, c'est trop cher ! » Je me retrouve dans la rue. Je compte mon argent : il m'a roulé d'un dollar...

J'ai soif. Je me mets à la recherche d'un distributeur. Par chance il y en a un tout près, j'entre. Je vais pour introduire une pièce, soudain je me sens saisi par l'épaule, je me retourne : un énorme policier, l'air sévère, la matraque à la main : « Avez-vous 18 ans ? » me dit-il. Innocemment je lui demande s'il faut avoir 18 ans pour boire un coca-cola. Il sourit, me fait un signe de la tête, je regarde autour de moi. Je suis entouré de centaines de revues sexuelles de toutes sortes. Je comprends. Je suis dans un de ces nombreux magasins qui vendent uniquement des journaux sexy. Je m'excuse auprès du policier, je prends mon coca et ressors.

A sunday-garden-party

Le 2^e dimanche de mon séjour aux U.S.A., j'ai eu la chance de voir ce qu'était une garden-party dans une famille d'Américains moyens.

Dès le samedi, on se prépare, on sort la viande du freezer, on découpe les poulets pour les faire cuire sur le « barbe Q », objet que toutes les familles américaines possèdent. Des salades de toutes sortes sont achetées au super-market.

Le dimanche matin, j'ai la désagréable surprise d'être réveillé de très bonne heure : il faut nettoyer. Toute la matinée se passe

à laver, récurer, astiquer, mettre en ordre, disposer les nourritures, les assiettes, etc.

4 heures sonnent. Les premiers invités arrivent. Un couple et sa fille. Le père est un homme corpulent, les cheveux courts. Il est vêtu d'une chemise turquoise et d'un bermuda kaki. Sa femme est petite, assez forte. Elle porte des lunettes, elle a une voix désagréable. La petite fille est un heureux mélange de ses parents...

On s'installe. L'hôtesse a eu juste le temps d'enlever ses bigoudis. Les boissons et biscuits arrivent. La clochette sonne. De nouveaux invités : les parents de l'hôte et d'autres personnes. Il en arrivera d'autres par la suite, que je ne verrai pas. La conversation s'anime très rapidement. On mange bien. On boit bien.

J'ai été très étonné par leurs sujets de conversation ; je pensais qu'on allait parler d'Apollo XI, ou d'autres sujets d'actualité, mais ça n'a pas l'air de les intéresser. Non. Ils n'ont pas cessé de parler d'argent. « Combien as-tu payé ceci ? » « J'ai fait construire quelque chose dans le Rhode-Island, c'est moins cher, mais c'est loin ! » « J'ai promis aux enfants que je leur achèterai une T.V. en couleurs, mais mon mari ne veut pas, il voudrait un nouveau freezer », etc... Pendant ce temps les enfants tapent sur le malheureux « Steinway ».

Je m'ennuie. L'atmosphère est enfumée. Trop de bruit. Je me dirige vers la cuisine où je retrouve le grand-père, petit homme aux cheveux blancs, au teint bronzé. Il se confectionne un cocktail, il m'adresse un sourire et me dit : « Je n'aime pas ces gens. Tiens, regarde, je vais te montrer comment on fait

des cocktails », et pendant je ne sais combien de temps il m'a fabriqué des mixtures incroyables, dont certaines étaient excellentes.

La party s'est terminée un peu dans le vague. Je me rappelle la grand-mère qui est venue chercher son mari, m'invitant pour la semaine prochaine... La dernière image de la party, avant celle de mon lit, c'est celle-ci : mes hôtes affalés sur le divan, riant aux larmes...

Un meeting politique

Le meeting politique aux U.S.A., ce n'est pas seulement un homme qui parle. C'est tout un show préparé.

Celui auquel j'ai assisté se passait dans une « boîte » de la 77^e rue en face de Central Park. En entrant, je fus saisi par le froid qui régnait dans cette pièce. Malgré le peu de lumière, je distinguai un bar où était agglutiné un flot de personnes en tenue de soirée. En face du bar, un buffet avec une étonnante variété de petits fours. Au fond, j'aperçus une chanteuse noire qui swinguait un « blues », accompagnée par quatre musiciens. Les murs étaient placardés d'affiches à l'effigie du politicien. Je m'assis à une table, accompagné d'un ami. Je regardai les gens. Une certaine agitation régnait, les organisateurs s'agitaient. De jolies filles, fort peu vêtues malgré le froid, distribuèrent des badges et des

La Rédaction du « Messenger » a un besoin urgent de 4 numéros de décembre 1967.

Merci à ceux qui peuvent les lui procurer.

Ets SCHLÉGEL & Cie s.a.

14 à 16 bis, rue Emile Level
PARIS - 17

627-47-52 ou 627-66-38

CHAUFFAGE CENTRAL
TOUS SYSTEMES
SPECIALISTE
CHAUFFAGE D'APPARTEMENTS
ET EQUIPEMENT SALLES DE BAINS

tracts. La chanteuse noire avait laissé sa place à un grand orchestre loué pour l'occasion, qui entama une bossa-nova. Quelques personnes se risquèrent sur la piste. De temps en temps on entendait un slogan. Mais l'homme attendu ne semblait pas venir.

A côté de moi, un Américain d'une quarantaine d'années lisait attentivement un tract. Au bout d'un moment il m'adressa la parole et me demanda ce que je pensais des U.S.A. Sans doute s'était-il rendu compte que j'étais étranger. Je lui répondis que : « Je ne pouvais juger, étant là depuis trop peu de temps, mais que ma première impression était bonne ! »

Il me coupa la parole et me dit que « l'Amérique était le pays le plus fantastique au monde, le mieux accommodé à l'homme ». Je lui demandai s'il avait déjà été en Europe.

« En Espagne, au Portugal et en France », me répondit-il. Mais il ajouta que ce n'était « pas la peine d'aller en Europe pour se rendre compte que la vie était meilleure en Amérique ». Il continua en m'expliquant qu'il n'y avait pas de pauvres, que tout le monde était heureux. Je voulus le contredire, mais il me dit « que je pouvais pas juger, que j'étais trop jeune, qu'il fallait avoir de l'expérience pour découvrir et aimer l'Amérique » et il me répéta encore une fois que « Les U.S.A. n'avaient point d'égal ».

La conversation s'arrêta là. La musique venait de cesser. La salle fut plongée dans le silence. Un homme couvert de badges s'avança au milieu de la piste et nous annonça que le politicien ne pouvait venir. Il y eut un grand « Oh ! ». L'orchestre reprit son thème. Navré, je quittai la boîte. Je rendis mon badge à la sortie.

En marchant dans la rue, je me rendis compte que je venais de rencontrer un personnage très intéressant. Dommage que je n'aie pas pu lui parler de la

guerre au Viet-Nam, et de la publicité... j'aurais été curieux de connaître son opinion.

Woodstock Festival

Aux Etats-Unis, les festivals de musique sont aussi nombreux que différents. Mais il y en a peu qui ressemblent à celui de **Woodstock**.

Trois jours de musique presque continue, où 300 000 jeunes gens arrivent des quatre coins des Etats-Unis pour acclamer les plus grandes vedettes de la Pop Music.

La première image de ce festival, ce fut une colonne de voitures cotoyant une longue file de jeunes gens, toutes deux allant à la même vitesse, sous une pluie fine... De temps en temps la monotonie du voyage était rompue par une chose originale, telle un jeune homme nu, marchant à contre-sens.

Enfin, après quelques heures de voyage, l'endroit réservé au Festival nous apparaît : c'est une grande colline entourée d'une forêt.

Déjà les premiers orchestres qui se trouvent en bas de la colline appellent les spectateurs. La colline est déjà noire de gens, les uns dormant dans des sacs de couchage, d'autres, s'abritant sous une couverture, écoutent, pendant douze heures d'affilée, la musique qui ne va pas cesser.

Mais le moment le plus extraordinaire, c'est sans doute la



nuit. Un petit chemin dans la forêt est éclairé par des petites lampes, les jeunes gens s'y promènent, discutent, chantent. On se croirait à la fête du « Grand Meulnes ».

En bas de la colline, la scène est éclairée par des projecteurs, et la musique bat son plein.

Les premières odeurs de marijuana se font sentir. Durant le week-end, 9 personnes sur 10 seront droguées. A la plus grande joie de tous, il n'y avait pas de policiers pour surveiller le va-et-vient des jeunes gens, uniquement des médecins bénévoles pour soigner les réactions des drogués.

Le premier jour, la musique s'est arrêtée à 5 heures du matin. Alors les jeunes gens se sont couchés, ou sur place, ou dans les champs voisins, ou encore dans les voitures en attendant que la musique reprenne.

Le lendemain, le Festival était encore plus époustouflant. Les musiciens et leurs instruments électriques devaient lutter contre les applaudissements et les cris des spectateurs. La drogue se vendait comme on vend des tomates au marché, et les jeunes gens fabriquaient leurs cigarettes sans peur d'être appréhendés par la police.

Le dernier jour ressembla aux deux premiers, toujours aussi impressionnant de musique, de joie, de liberté, si ce n'est qu'il se termina par un terrible orage et un Jimmy Hendrix déchaîné, détruisant son matériel.

Fatigués, heureux, drogués, les jeunes gens commencèrent à rentrer. D'autres plus fatigués s'endormirent sur place...

Ce furent 3 jours de joie et de musique.

Greenwich Village

Greenwich Village, c'est le point chaud de New York, c'est vraiment l'endroit où il se passe quelque chose. C'est un monde à part.

Lorsqu'on franchit **Washington Square** on se sent hors de New

+GF+

Raccords
et
Robinetterie
en fonte malléable
+ GF +

Raccords
et
Robinetterie
en matière plastique
+ GF +

Machines à fileter
et à tronçonner
+ GF +

Raccords à bague
de serrage
système SERTO,
cuivre, aciers et inox

Vannes SAUNDERS

Lavabos - Fontaines
ROMAY

PRODUITS SUISSES

GEORGES FISCHER

SOCIÉTÉ ANONYME

14, rue Froment - PARIS-11^e

Tél. : 700-37-42 à 37-44

Télex : 23922 Fischer Paris

York. Un grand bassin vide, autour duquel sont assis des individus de toutes espèces, des pseudo-hippies, des clochards, des vagabonds, des chanteurs de blues. Tout ce joli monde passe toute la nuit à flâner à la recherche de quelque chose d'original. La plupart du temps, la musique est reine : d'un côté du bassin on voit un groupe de Noirs qui chantent de la musique « soul », de l'autre côté, on entend du « rock » chanté par des jeunes hippies.

Après Washington Square, on s'aventure dans « **Greenwich** », où toute la faune des bas-quartiers tient son quartier général, et regarde d'un air curieux... les « étrangers ».

Si l'on passe à l'Est, c'est **St Marks**, la rue des Hippies, et aussi la rue où se tient la plus grande « boîte » de New York : l'« **Electric Circus** ».

C'est une grande pièce blanche où sur les murs sont projetées des couleurs et des images psychédéliques. Il est pratiquement impossible de voir quelque chose à l'intérieur de la pièce, il y a une lumière brillante qui s'allume et s'éteint constamment. Cela donne une impression assez étrange. Lorsque l'on ressort de ce « temple », on est abruti de lumière et de bruit.

Greenwich est l'endroit de New York où il y a le plus de policiers. Ils surveillent d'un air sévère les jeunes gens assis sur les marches des maisons de « St Marks » d'où ils regardent les gens passer.

Greenwich est aussi connu pour ses magasins « hippies », mais ils sont très chers, tout comme « Saint-Germain » à Paris et « Carnaby » à Londres.

Lorsqu'on est à Greenwich Village, il est difficile de le quitter car, bien que dangereux, il ne peut laisser indifférent. C'est un quartier plein de surprises, où il est bon de se tenir sur ses gardes, car 24 heures sur 24 il se passe quelque chose qui va du « happening » jusqu'au meurtre.

Jean-François MOULIN